

ARTHUR CANTILLON

—

PROPOS
ET
FANTAISIES

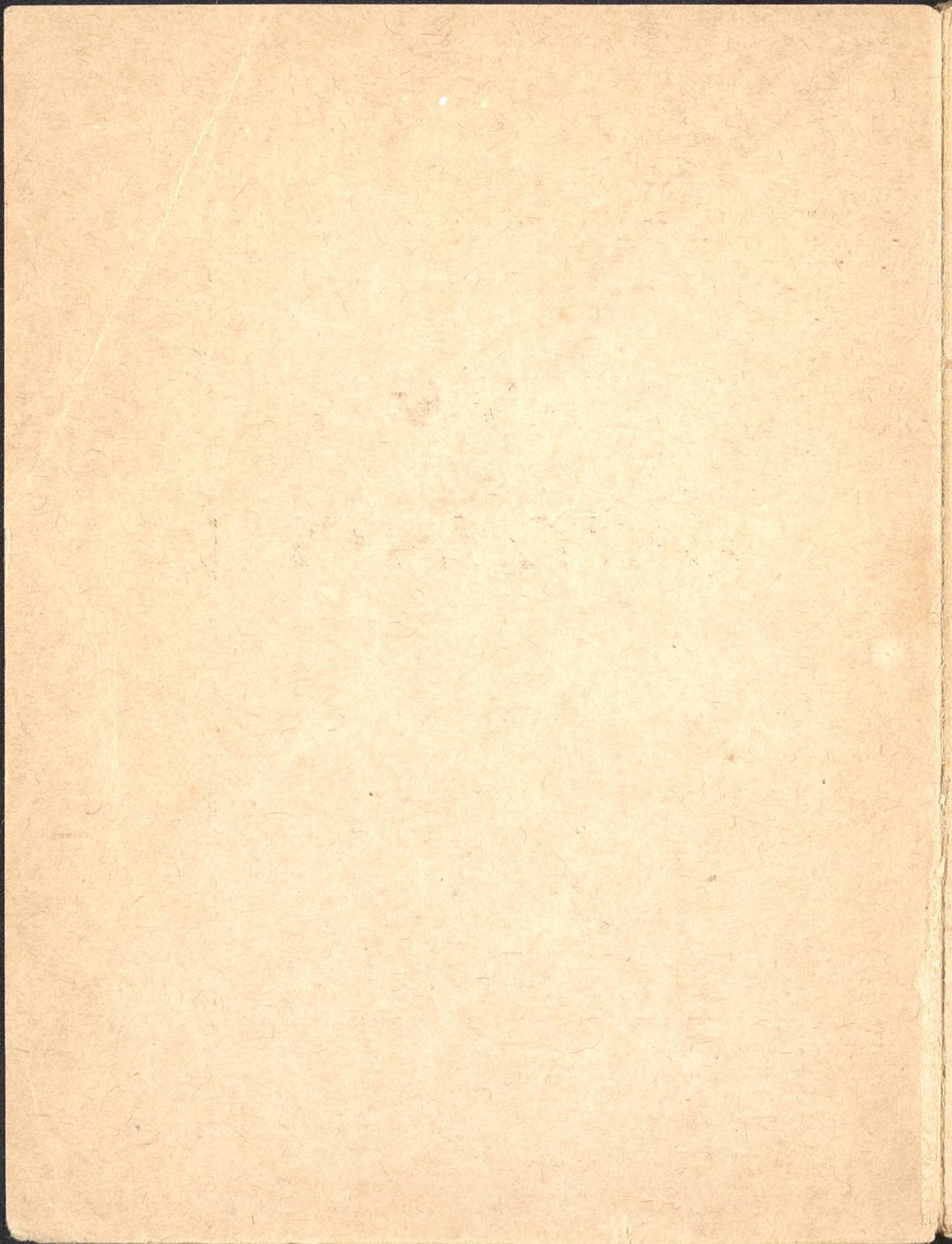


BRUXELLES

Editions du " THYRSE "

—

1923



I
L. B
48.

à Robert Van Ruffel
cordialement
A. Cantillon.

Propos et Fantaisies

Du même auteur :

Essai sur les symboles de la tétralogie wagnérienne, 1910. Mons, Imprimerie Générale.

John Littlebird, La Guitare enchantée, poèmes, 1913. Mons, Collection Flamberge.

L'Histoire de celui qui crut vaincre les dieux, 1914. Bruxelles, " Belgique Artistique et Littéraire ".

Yvette Bohr et autres récits, 1919. Bruxelles, " Les Cahiers Indépendants ".

Le Cœur à musique, poèmes, 1920. Bruxelles " Les Livres du Géant ".

Robinson, un acte en prose, 1922. Bruxelles, " La Vie Intellectuelle ".

Complaintes de la Passion, poèmes, 1923. Anvers, Busschmann.

A paraître :

Le Miracle de Pommerœul et autres histoires.

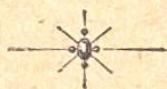
Chansons pour Ariel, poèmes.

ARTHUR CANTILLON

—

PROPOS
ET
FANTAISIES

A Lucien CHRISTOPHE
fraternellement.

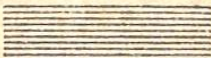


BRUXELLES
Editions du « THYRSE »

—
1923

FS-VN
XVIII
2.640

*Cet ouvrage a été tiré à 310 exemplaires,
tous numérotés, les exemplaires 1 à 10
étant tirés sur Hollande.*

Exemplaire N° 

Tous droits réservés.

Vérité

— Quand j'avais dix-huit ans, dit Pierredor, c'était une belle et robuste fille, dévêtue selon les rites, assise, le plus souvent, sur la margelle d'un puits à l'eau claire. Nos amours étaient simples, confiantes, sûres. Je n'en doutais pas. Tout ce qu'elle me disait — ou que je lui faisais dire — était net et précis, rigoureux, absolu. En ce temps-là, j'ignorais d'autres amies que j'ai fort adorées depuis : Fantaisie, Mélancolie, Aventure. Il n'y avait qu'elle. J'en parlais avec le ton tranchant et décisif d'un petit Jacobin prêt à couper les têtes pour la moindre injure qu'on lui eût faite. Je la consultais à chacune de

mes actions, et j'interprétais ses conseils de sibylle avec une facilité, si j'ose dire, biblique. Des gens, autour de moi, quand j'en vantais les charmes exacts, ricanaient et disaient : « Ça ne durera pas, ça ne durera pas ! » Mais cette belle fille, qui avait toujours aux lèvres des mots comme « jamais, toujours, infini, éternel... » et autres fadaïses, m'avait appris à détester l'ironie et à fuir le scepticisme. Je me mettais en colère, plus sûr de sa fidélité que de la mienne, pourtant solide, et maudissais ces êtres stupides qui préféreraient à ma belle gouge des gourgandines de bas étage, dont les seuls noms me faisaient cracher de dégoût.

Je dois dire qu'elle m'a fait commettre bien des sottises.

* * *

— Les années en firent une sorte de coquette attifée et parée toujours selon

mes désirs. Cela advint insensiblement, et sans même que je le visse. Il me suffisait de lui souhaiter un nouveau bijou, une autre silhouette, pour qu'elle l'exhibât aussitôt devant moi. Autant j'avais été son esclave, autant elle devenait la mienne. Je la dressai comme un chien savant à sauter les obstacles les plus compliqués. Par moments encore, quand elle quittait tout atour pour reparaître nue, je lui disais : « Tu es mieux ainsi ». Mais notre chambre était pleine de fards et de poudres, de crèmes, de rubans, de dentelles, de vêtements. Et bien vite je disais à mon amie : « Essayons ceci... ou cela... La beauté peut être diverse. Toi aussi... », et autres propos plus humains les uns que les autres.

Vraiment, mon cher, je te souhaite une petite amie comme celle-là. Soumise, obéissante, changeante à mon gré, attentive au moindre caprice. Tout ce

qu'on peut souhaiter. Eh bien ! le croirais-tu, à ce régime, cette enfant perdit ses couleurs, s'étiola, devint inconsistante et diaphane, quelque chose comme un fantôme transparent, comme une ombre.... Ce qui prouve une fois de plus que toute médaille a son revers ou, pour employer un terme plus neuf, que toute rose a ses épines.

* * *

— Et maintenant ? demandai-je.

— Maintenant ? Elle m'a quitté, mon vieux, elle s'est retirée dans ses domaines, je ne sais où, à Montsalvat, je crois, ou dans les environs. Et je la recherche. Elle avait ses défauts, certes. Par exemple, elle n'admettait jamais la contradiction, et ça c'est terrible. Pourtant, elle me manque à un point que je ne peux dire. Me voici devenu un type dans le genre de Perceval ou de Lancelot, lancé dans la quête de la

Belle au bois dormant, de Viviane, de Rosemonde, est-ce que je sais ? Ou plutôt, puisque, aussi bien, nous sommes en 1923, je me fais penser à ces héros de cinéma qui font le tour du monde ou le tour d'une ville, courant comme des perdus après une jolie fille ou un million égaré.

— Est-ce que vous me comprenez ? ajouta Pierredor, qui me voyait assez perplexe. Cette histoire-ci, camarade, c'est un symbole, une allégorie, un rébus...

— Comment s'appelle-t-elle, en définitive, votre amie ? fis-je.

— Vérité.

Je croisai les bras avec colère.

— Vraiment, mon vieux, elle s'appelait Vérité ? Eh bien ! laissez-moi vous dire, Pierredor, que cette histoire est stupide, tout simplement. Le symbolisme est passé de mode, mon ami, et si vous croyez que je vais m'abîmer le

cervelet à réfléchir à toutes vos balivernes, vous vous trompez lourdement. Et si vous pensez que les lecteurs de mes « Propos » vont s'amuser à déchiffrer vos radotages, c'est que vous les prenez pour bien naïfs, bien candides — ou bien gentils.

Pour la Bonne Humeur

--- Il y a des gens, dit Pierredor, qui vivent dans une perpétuelle colère, et cela est bien déplaisant. Le nombre, chaque jour, s'en accroît. La société traverse une crise de mauvaise humeur, dont les causes sont peut-être très légitimes ou très plausibles, ce qui ne rend pas le fait moins triste.

Un tas d'illusions se sont écroulées, tandis que s'éloignait le souvenir de la guerre. On s'est aperçu avec mélancolie que les fruits du laurier ne sont point comestibles, et comme, après une période où les beaux discours avaient compté pour beaucoup dans l'alimentation populaire, la masse avait grande

envie de bonne soupe, les esprits ont tourné à l'aigre dès qu'ils ont constaté la courbe de plus en plus verticale des diagrammes de prix.

Pendant quatre ans, on avait l'espoir d'un prochain changement complet. Mais aujourd'hui ! Si le cliché du sombre horizon politique n'existait pas, il faudrait l'inventer, avec la danse sur le volcan et l'heure grave.

Chacun grince des dents, serre les poings, vitupère et grommelle. Les journaux « bourgeois », comme on dit, entretiennent sans difficulté la mauvaise humeur de leurs lecteurs ; de l'autre côté de la barricade, on s'emporte, on invective. Les livres de Léon Bloy et de Mirbeau s'enlèvent comme des petits pains, car ils fournissent, aux polémistes débutants, un véritable glossaire d'épithètes de choix. Et jamais ceux qui dirigent n'ont tant subi

les assauts d'une multitude mécontente et courroucée.

Le sourire est mort et le rire agonise. La passion trouble les têtes, empoisonne les cœurs. Quatre ans de lutte n'ont pas contenté les instincts batailleurs des hommes. Maintenant que l'ancien ennemi est vaincu, ils se dressent les uns contre les autres, poings serrés et yeux mauvais, comme si le lien qui, jadis, les unissait s'était rompu en mille pièces, éparpillant en désordre la belle gerbe qu'il rassemblait.

Et cela est triste, infiniment, car jamais la colère n'a rien produit; elle détruit, elle décourage, elle paralyse.

Je ne veux pas dire qu'il faut approuver, hocher la tête sans arrêt, en un « oui » perpétuel. Il ne s'agit pas de considérer que « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible », mais au moins faut-il admettre que les fautes commises le sont de bonne foi

et que ceux qui les commettent ont plus besoin d'aide et d'appui qu'ils ne méritent de rancœur. Si, au lieu de travailler dans une atmosphère de lutte et de menaces, chacun pouvait sentir vibrer autour de lui une bienveillance stimulante, je suis sûr que le travail accompli serait autrement fructueux.

On est trop grave, trop tendu, trop fiévreux. Le bon travail se fait en chantant, l'esprit libre, avec le sourire. Le bon travail se fait avec bonne humeur. La grande folie humaine, c'est d'avoir considéré le travail comme un châtement. Cela seul suffirait à le rendre désagréable. Le travail, c'est la création, et la création, c'est ce qui nous rapproche de Dieu.

Quand donc nous choisirons-nous un dieu souriant, au lieu d'un dieu triste, ou colérique, ou sévère? Il y a, en Chine, un tas de dieux dont les effigies s'embellissent d'un large rire. Voilà

les dieux qui nous manquent ! Je le remarquais l'autre jour encore ; dans notre Occident trop neuf, il n'y a de grand et d'estimé que la tristesse. L'humoriste est dédaigné, qui tente de recréer la vie sous un jour plaisant. La gravité seule est respectée, et le sourire est une grimace sans prix. Comment vouloir, alors, que l'homme s'attache à développer le plaisir de vivre, qui est pourtant son plus véritable instinct ? Il le réfrène, il le comprime, il ne songe qu'à vivre gravement, austèrement. Jadis, la danse était une prière. Aujourd'hui, la prière réclame l'immobilité d'un visage pétrifié. Qui ne sent que Dieu, s'il y a un dieu qui soit un bon dieu, préférerait à ces prières de gens tristes quelque cantique qu'on lui chanterait en chœur, sur un air d'opérette ?

Si quelqu'un m'interpelle et me dit sur la route : « Venez avec nous », le

suivrai-je, s'il exhibe une face d'enterement? Mais je serai volontiers son compagnon s'il sourit et charme l'étape par des chants et des récits joyeux.

La terre doit être un séjour agréable, et non un purgatoire prématuré. Et ce ne seront ni les colères, ni les clameurs qui la rendront plus belle. Elle est belle. Mais il faut vouloir en voir la beauté. Rions : le monde rira, car le monde est ce que nous sommes. S'il est vrai que la haine attire la haine, la joie attire la joie, et nous serons heureux dès le jour où nous aurons décidé de l'être.

Musiques

— Chère amie, dit Pierredor à la jeune fille qui boudait de voir la pluie s'opposer à son désir d'aller au jardin cueillir des violettes, chère amie, jouez-nous donc quelque chose.

Elle acquiesça sans plaisir.

— Que voulez-vous que je vous joue ?

— Ce que vous voudrez ; tout ce qui vous plaira.

Et Dieu sait si cette latitude laissait à la musicienne un choix varié ! Le répertoire ordinaire d'une jeune pianiste s'étend aujourd'hui des plus voluptueux fox-trotts aux plus graves sonates, en passant par les fantaisies modernes de mille créateurs de toutes

les races; Russes, Anglais, Viennois, Italiens, Américains même s'emploient à charger lourdement ces « rouleaux en cuir des jeunes filles », que Franc-Nohain célébra dans un beau poème.

Celle-ci pourtant n'hésita guère. Elle ôta ses bagues, baissa le tabouret, puis, après quelques accords, brèves caresses à la grosse bête noire aux dents blanches qu'elle devait dompter, attaqua sonorement *Hindoustan*, à moins que ce ne fût *Smiles*.

— Fameux, dit Pierredor. Et il esquissa sur place un « cavalier seul ».

— Ne vous moquez pas de moi, dit la jeune fille.

— Eh! pourquoi me moquerais-je? Est-ce qu'il y a lieu de rire de cette musique? Ne songez-vous pas que c'est sur son rythme que se déroule aujourd'hui la danse humaine et que, peut-être, se déroulera demain la danse macabre? Ne sentez-vous pas que cela dé-

— passe les dancings, les bals blancs ou rouges, tous les lieux où s'enlacent, grâce à elle, des gens de sexes différents? Que cette musique trouble et lascive, banale comme tout ce qui est éternel, symbolise en quelque sorte...

— Oh! si vous allez parler déjà de symboles!

— Je n'insiste pas. Continuez. Mais il n'y a pas lieu, je vous assure, de rire de cette musique, et peut-être ferions-nous mieux...

— Que vous êtes ennuyeux!

Quelques accords solidement plaqués couvrirent la voix du ratiocineur.

Un « piano » lui permit de reprendre.

— En musique, comme en lecture, comme en fréquentation, dis-moi ce que tu aimes et je te dirai qui tu es. Tout cela, petite amie, est à la musique véritable ce qu'est le sot roman-feuilleton à la littérature authentique. Non,

cela n'est pas faux, puisque cela plaît à la foule, — nous plaît à nous parfois peut-être, sans que nous osions nous l'avouer. — Et c'est cela qui est effroyable.

— Pourquoi ? Si ça vous plaît ?...

— Mais cette musique est empoisonnée, ne le comprenez-vous pas ! Mais cette musique est dangereuse comme une idée fausse ; elle énerve, elle corrompt, elle affaiblit. Elle ne convient pas à notre époque ! Et c'est au moment où il ne faudrait aux hommes que des marches et des chants joyeux, que du viril, du solide, du puissant qu'on laisse triompher ces musiques à petites secousses ! C'est désolant et désespérant à la fois. Si j'étais maître de la terre...

— Comme vous y allez !

— Je me tais. Mais pour l'amour de nous, jouez autre chose !

La musicienne prit un gros cahier,

et la musique, brusquement, bondit vers les sommets.

Pierredor se taisait, la tête dans les mains. Elle jouait l'adagio de la pathétique, qui est peut-être le plus haut cri de passion qui ait retenti sur terre. C'était comme l'expression d'une douleur si grave et si belle qu'elle se confondait presque avec la joie. Et le sourire mourait devant cette élévation d'un cœur.

— Eh bien ! dit soudain la fillette. Comme vous voilà triste ! Est-ce que vraiment c'est là le résultat que vous désiriez ?

— Enfant, reprit Pierredor en prenant son air de prophète, ne sentez-vous pas ce que cette tristesse même peut avoir de puissant et de fécond ; qu'elle ne remue rien de la boue qu'il y a au fond de tous les cœurs, qu'elle nous hausse, en vérité, vers les cimes où vécurent les grandes âmes ? Elle ne

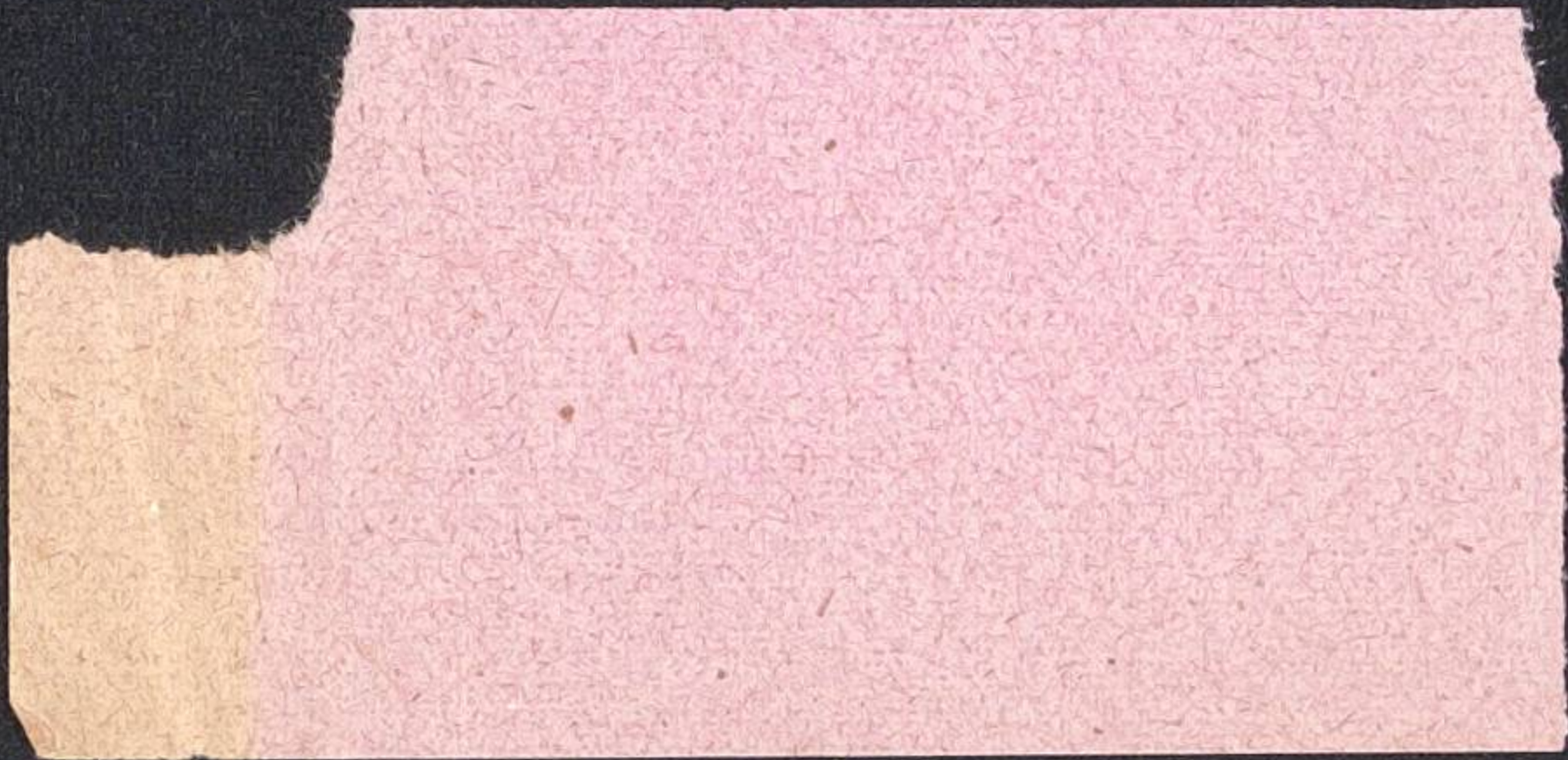
| | | | | | | | | |
|---|------------------------------|------------------|------------------|------------------|----------------|--------------------------------------|---|---|
| 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 |
| 123456789101112131415161718192021222324 | 3738394041424344454647484950 | 2930313233343536 | 2122232425262728 | 1314151617181920 | 01234567891011 | 101112131415161718192021222324252627 | | |

05114

1.00B61

V — N —

TICK. PARAGON



renie rien, elle n'abaisse rien; elle accepte. Et cela est plus héroïque, peut-être, que la révolte ou que le combat.

— Tout cela est bien grave, dit la musicienne. On dirait du Bossuet. Tenez, je vais vous jouer du Debussy.

Elle joua du Debussy. Pierredor leva l'index d'un air sage.

— En vérité, voilà, je pense, la raison. Que ceci est clair, net et franc! Que ceci est dégagé des passions, aussi bien des basses que des hautes! Cet auteur me plaît parce qu'il ne m'emballe pas. Je le savoure sans ivresse et j'en peux jouir bien longtemps sans danger pour mon esprit. Loin d'asservir mon entendement, il le délie, il l'ouvre, il le libère. Homme charmant. Il clarifie la pensée, loin de la troubler ou de l'enivrer comme d'un alcool...

— Ah non! protesta la pianiste. Si c'est pour vous faire discourir pendant une heure!

Elle regarda par la fenêtre; le vent avait chassé les nuages et un petit rayon de soleil incertain se posait sur les touffes blanches des arbres en fleur.

— Et puis, conclut-elle, voilà qu'il fait beau. Assez de musique! Allons cueillir des violettes.

Du Rire

J'ai toujours considéré Rabelais comme un moraliste inégalable. Sa philosophie n'a rien de morose, ni rien d'abstrait. Simplement, il rapporte tout à la joie, et voit, dans le rire, la marque suprême d'une conscience sans péché. Plus on y réfléchit, plus on reconnaît la justesse de ce jugement. Non que le rire soit un sûr indice de moralité et de scrupule, mais il purifie ce qu'il anime, et l'homme qui rit, à l'instant où il rit, est bon, sociable, sans danger.

Sans doute, il y a cent espèces de rires ; je veux dire qu'on appelle ainsi cent contractions de la face, qui ne sont

souvent que ricanements, gloussements, grimaces. Mais, précisément, on reconnaît au son qu'il rend, et à l'épanouissement qu'il produit, le vrai rire du faux. Le rire jaune est forcé, mécanique, volontaire. Le rire authentique jaillit du cœur comme le soleil jaillit des nuages.

L'homme aime à rire. Si malheureux, accablé et rejeté qu'il soit, il accueille le rire avec avidité. J'ai vu souvent des gens tenaillés par la douleur rire de choses pas très comiques, uniquement parce que le rire est une évaison, un remède, une détente ; ils recherchaient le rire comme on recherche l'eau dans le désert ou le silence dans la ville. Le rire des malheureux est particulièrement franc, candide, parfait. C'est qu'ils l'apprécient mieux que quiconque, et veulent le goûter dans toute sa pureté.

Balzac, qui fut un grand tourmenté,

fut un homme hilare. Flaubert, malade et appauvri, conservait un rire d'enfant. Et la vie de Rabelais, maître du rire, ne fut point exempte de grandes peines.

Le rire est contagieux. C'est la preuve que chacun l'aime; que nos voisins rient en rue, en tramway, au théâtre, nous aurons envie de rire avec eux, d'autant plus haut, qu'ils riront plus fort. Qu'un seul homme s'esclaffe dans une foule, il y a gros à parier que cent autres l'imiteront, sans savoir pourquoi, pour le simple plaisir de rire.

Seul le méchant ne rit pas. C'est que le méchant est anormal; c'est que le méchant est un malade. Un gremlin qui rit n'est pas un méchant. Le mal qu'il fera ne sera jamais bien dangereux, et la bonne humeur est une circonstance atténuante. Mais l'homme qui fait le mal sans rire est gravement atteint et réclame des soins particuliers. Le jour

où il rira, où il trouvera dans la vie motifs à se réjouir, il sera sauvé, la société n'aura plus à le craindre.

Car le rire marque le contentement. Trouver le monde comique est infiniment plus sage que de le trouver haïssable. On me répondra : « Cette attitude ne change rien aux injustices, que la révolte pourrait supprimer. » Erreur d'enfant. Le ridicule tue plus sûrement que la colère.

« Vivons joyeux. » Il y a déjà la théorie de l'exaltation de la douleur, qui est une manière de transmuter la douleur en joie. Mais la joie ne s'accommode guère du rire. La joie, la vraie joie, est austère. Et le contentement n'est pas la joie.

De même, il y a loin du rire au sourire. Le sourire est un rire tempéré par la raison. Il s'y mêle toujours de la pensée. Le rire a quelque chose de plus

primordial, de plus instinctif. Le rire est au sourire ce que le sanglot est à la tristesse. Cela ne veut pas dire qu'il soit une aggravation du sourire. Combien d'enfants pleurent et hurlent avant même de souffrir ! C'est un réflexe. Mais, comme il convient de s'accoutumer aux bons réflexes, il serait souhaitable que chaque impression détermine en nous plutôt le rire que la colère.

Les médecins devraient conseiller des cures de rire, comme ils conseillent des cures d'air ou des cures d'eau. J'irai plus loin, je prétends que du rire des foules dépend la paix sociale. Que les gouvernements organisent partout une propagande pour le rire. Que des cinémas, des troupes d'acteurs, des clowns circulent dans tous les pays. Que des séances comiques soient données dans les prisons ; que le rire envahisse la terre, et le monde sera sauvé. Car le

jour où Lénine et Trotzky ne sauront plus se regarder sans rire, le bolchevisme sera mort, et j'appelle ainsi la haine, l'envie, la colère et autres fléaux qui rendent la vie déplaisante.

Jazz-Band

Cet ami villageois qui m'avait accompagné à Bruxelles ne pénétra qu'avec répugnance dans ce dancing d'où s'échappaient, d'ailleurs, les bruits les plus affreux. Je l'y entraînai, en dépit de sa timidité d'homme peu habitué aux plaisirs urbains. Il s'assit près de moi avec crainte et osa regarder. Ses yeux s'écarquillèrent et s'arrondirent en soucoupes.

Sur une estrade, six énergumènes menaient un chahut d'enfer. Un trombone, une clarinette glapissante, un piano gémissant, deux tambours, un étrange instrument à cordes unissaient leur concert, comme on dit dans les

cantates, et produisaient un charivari surprenant. Par instant s'y mêlaient des appels de trompe, des sifflets, des cris, des rugissements. Le rythme, de la plus barbare simplicité, rappelait les bamboulas nègres ou les chants des Bantous dans la brousse. Parfois, l'un des musiciens, comme saisi d'une soudaine crise d'hystérie, soufflait de telle sorte dans son instrument ou cognait avec tant de vigueur sur les touches ou la peau d'âne qu'il parvenait à ce résultat incroyable de dominer le tumulte. Mais les autres, jaloux, finissaient bien par surmonter encore ces clameurs exaspérées.

— Ils sont saouls, dit mon ami, exorbité.

Ils n'étaient pas saouls. La foule qui était là non plus n'était pas saoule. Et cependant elle semblait prendre un plaisir parfait à cette cacophonie sans beauté. Elle considérait avec sympathie

les six sauvages frénétiques qui formaient le groupe le plus affolant qu'on pût voir.

Cela dépassait les limites humaines. Il y a, dans le beau livre de Chesterton, *Le nommé Jeudi*, un personnage si étrange qu'il en devient, dit l'auteur, « presque impossible ». Ces musiciens aussi étaient à peine croyables. Il y avait en eux quelque chose de si hors-nature, de si bestial par instant, qu'ils affolaient presque par leur absurdité. Il y avait un gros nègre camus et lippu, affreux, bedonnant, riant d'un rire de cannibale avec des airs d'orang-outang à peine humanisé ; il y avait un autre noir au crâne étroit, à la bouche entr'ouverte et aux lèvres pendantes qui se trémoussait sans cesse comme un épileptique. D'autres vaguement métissés, dont les nez busqués et les larges lèvres dépassaient les bornes de la réalité. Tout cela vêtu d'habits noirs, et plus

effrayant encore par cette défroque de civilisé qui cachait des cœurs barbares de mangeurs d'hommes. Sans doute, ils avaient perdu, depuis des générations, le goût de la chair humaine. Mais l'instinct du mal les possédait encore, car de toute évidence, ils tentaient, par leur tapage terrifiant, de réveiller, en ces âmes de blancs qui les écoutaient, les vieux instincts jugulés depuis l'époque des cavernes.

Brusquement, je me souvins de cet effroi du saint Antoine de Flaubert, craignant de devenir « la bête », la bête stupide et inerte dont l'énorme idiotie est presque contagieuse.

Mais un ami qui me reconnut s'approcha de nous et nous dit avec un sourire amusé :

— Quel merveilleux jazz-band ! C'est le meilleur que j'aie jamais entendu !

Nous protestâmes. A nous, villageois,

qui suivons les efforts accomplis par nos musiciens et toute notre fanfare pour l'exécution harmonieuse d'un pas redoublé ou d'une ouverture, approuver cette ignorance étalée, ce laisser-aller, ce boucan sans nom, paraissait un blasphème. Quoi ! Trouver merveilleux ces bruits atroces, exaspérés ! Prendre plaisir à ces tams-tams et à ces barrissements ! O Mozart ! O Gluck ! O fins joueurs de clavecin et de violoncelle ! dans quel abîme sommes-nous tombés !

* * *

— Ce n'est pas le moment de discuter, cria le partisan du jazz-band. Il n'y a pas moyen de s'entendre dans ce bruit. Mais, camarade, les petits enfants qui tapent sur des casseroles et des tambourins ne font rien de mieux que ceux-ci. C'est de l'art nègre, et l'art nègre est encore en enfance. Et ceux

qui viennent ici, qu'est-ce qu'ils veulent? Oublier un moment qu'ils sont des hommes. La vie présente est dure et réclame un labeur, une tension, une volonté qu'on ne peut maintenir sans cesse; il faut parfois laisser tomber tout ce harnais qui nous couvre. Il y en a qui trouvent dans la pensée ou la jouissance des belles choses le remède dont ils ont besoin. Mais ce n'est pas à la portée de tout le monde. Ceux qui sont ici ne sont peut-être pas une élite; alors, que veux-tu, s'ils trouvent dans cette folie le délassement qui leur convient, si ce tapage enfantin les remet en « état d'enfance » peux-tu les en blâmer? Plus intense est la vie, plus doit être brutal le moyen de s'en délasser. Tu vis au village. Tous ceux-ci vivent à la ville. Le jazz-band convient surtout aux citadins, ou, du moins, à tous ceux dont l'esprit s'embarrasse de mille soucis qu'il faut rejeter parfois comme

un sac trop lourd. Me dirais-tu bien pourquoi, d'ailleurs, homme contradictoire, pourquoi tu es ici et pourquoi tu y restes ?

Je ne trouvai sur l'instant rien à répondre, et le bruit infernal, en outre, ne me permit pas d'y songer.

L'Ame et le Corps

Quelques mois avant la guerre, Pierredor me présenta, je ne sais plus trop dans quelle circonstance, son intime ami, Hilaire-Saint-Israël. C'était un charmant jeune homme, de quatre ou cinq lustres, qui se décelait poète au premier abord. Ses cheveux, sans être longs, retombaient sur son front d'une manière toute littéraire. Sa cravate noire flottait avec une allure anarchique, ses traits et son regard semblaient imprégnés d'une mélancolie sans borne, comme si toute la douleur humaine se fût cristallisée sous son crâne. Sa démarche était pesante et scandée, et chacun de ses gestes, de

toute évidence, chargé d'une intention obscure.

Le chapeau, par je ne sais quoi de négligé, mais de carrément lyrique, n'ajoutait qu'une certitude superflue à tout cet ensemble harmonieux. Hilaire-Saint-Israël repoussa avec dégoût l'offre d'une liqueur, et se commanda d'une voix lassée un humble verre d'eau minérale.

Pierredor me dit :

— Ce garçon-ci, mon camarade, est parmi ce que nous avons de mieux comme poètes. Il est rustique comme Jammes, ardent comme Verhaeren, délicat comme de Régnier, obscur comme Mallarmé, fantaisiste comme Apollinaire. Ça n'empêche pas son originalité d'être incontestable. Et je te réponds que dans dix ans!...

— Peuh! fit Hilaire-Saint-Israël en souriant d'un air gêné. Si je ne te connaissais pas, Pierredor...

Il reconnut toutefois que les poètes cités par son interlocuteur faisaient montre, dans leurs écrits, de fautes de goût tellement graves, de si déplorables erreurs lyriques, que rien n'était plus simple que d'y échapper. Il médit violemment de l'époque, en stigmatisa la veulerie, l'incompréhension, la sottise. Puis, il récita de ses vers. Je n'en ai conservé qu'un souvenir vague, car il y avait, en ce moment, près de nous, une femme exquise que je n'avais jamais vue, que je ne devais plus revoir, et dont la contemplation m'absorba pendant tout le temps que dura ce récital.

— Hein ! fit triomphalement Pierredor, quand le silence revint.

— Oui, dis-je, c'est beau.

— Es-tu seulement abonné à sa revue ? continua cet ami sans égal.

Je n'étais pas abonné à sa revue. Je l'avouai sans humiliation. L'univers entier, d'ailleurs, moins quarante-sept

personnes, n'était pas abonné à sa revue. Elle s'intitulait *La Flamme Ardente* et paraissait mensuellement sur seize pages. En ce temps béni, l'abonnement aux jeunes revues ne dépassait pas les cent sous. Je mis ma signature au bas d'un papier, avec tous les signes extérieurs, mais hypocrites, d'une satisfaction parfaite.

* * *

On n'oublie pas, si longtemps qu'on vive, l'aspect d'un abonné d'une revue qu'on a créée. Cela me fut prouvé voici huit jours par cet homme qui m'arrêta en ville, et que je ne reconnus pas d'abord.

— Eh bonjour, cher Monsieur, me dit-il, avec un petit accent britannique. Comment allez-vous ?

C'était un grand garçon vif, aux cheveux en brosse, la face rasée, les yeux francs, vêtu d'un complet gris

pâle en grosse étoffe anglaise, un petit canotier sur la tête, et portant sous le bras une raquette de tennis.

— Pardon, fis-je...

— Ah, oui! j'ai tant changé depuis notre rencontre, même de nom! En ce temps-là, je m'appelais Hilaire-Saint-Israël...

— Eh quoi! C'est vous! m'exclamai-je.

— Mais oui, bien que maintenant je sois redevenu Paul Dupont tout court. Ah! bon sang, ce que j'étais sot à cette époque! Dieu merci, nous avons changé.

— Et la *Flamme Ardente*? demandai-je.

— Qu'il y a longtemps qu'elle est morte et que j'ai lâché le lyrisme, symbolisme, littérature en général! Maintenant, je fais du sport, Monsieur, simplement et uniquement. Boxe, footing, rowing, foot-ball, tennis, auto, cheval; je n'écris plus rien, sinon pour *Vélo-*

Sport. Je ne lis plus rien, sinon *Vélo-Sport*, aussi tâtez-moi ces biceps. Hein ! qu'en dites-vous !

Et il riait, et il cambrait le torse, et il avait je ne sais quel air d'animal vigoureux, sain et sans pensée. Tout en muscle, tout en mouvement, tout en gestes. Je n'en revenais pas.

— Pour une surprise ! finis-je par émettre.

* * *

Je contais cette rencontre hier à Pierredor qui était venu me voir et visiter Pommerœul. Il s'amusa fort de mon étonnement.

— Mais ils sont tous comme cela, mon vieux, dit-il. Y a-t-il encore des jeunes gens qui écrivent, sinon à leur bonne amie ? Je ne le crois pas. Faut-il que tu sois villageois pour t'ébahir d'une chose aussi naturelle ! La jeunesse ne pense plus. Elle court, elle boxe,

elle saute, elle danse. Rien à dire et rien à faire.

— Ce n'est pas gai, dis-je.

— Pourquoi ?

— Parce que, malgré tout, l'art et la pensée...

— Tu dis cela parce que tu es d'une autre époque ! Tu retardes, mon ami, tu retardes. Peut-être un jour s'établira-t-il entre Hilaire-Saint-Israël et Paul Dupont un équilibre, un compromis. Et c'est cela, peut-être, qui sera plus triste.

Près de nous, des enfants, à califourchon sur un arbre abattu pesant par le milieu sur une grosse souche, se balançaient en riant très fort. Je les voyais s'élever et s'abaisser alternativement, et tous leurs efforts tendaient à accroître la vitesse et l'ampleur de leur mouvement.

— Crois-tu, dit Pierredor, que ces enfants s'amuseraient si l'arbre, en

équilibre, ne bougeait plus? Laisse faire! Prends-tu la vie pour autre chose qu'une balançoire?

Mais Pierredor est un garçon excessif qui se complaît uniquement aux paradoxes les plus fous.

Éloge de la Mouche

Je ne sais plus quel écrivain français raconte cette aventure d'un amoureux fervent qui, voulant prouver sa flamme à son amie, s'en voit rebuter par un ennuyé « à quoi bon ? » Le pauvre homme en perd le goût d'agir. Cet « à quoi bon ? » l'obsède et l'affole. Il se persuade de l'inutilité de ses efforts et de ses actes. Si mes souvenirs sont fidèles, je crois qu'il finit idiot.

Il aurait beaucoup mieux fait de hausser les épaules, de saluer froidement cette sottie amie, et de s'en choisir une autre.

Il n'y a rien de plus préjudiciable et de plus absurde que cette continuelle

analyse de nos pensées et de nos actes non d'après le plaisir que nous en retirons, mais d'après l'utilité que nous leur prêtons. Non seulement nous nous méprenons le plus souvent sur la portée de nos gestes, mais orgueilleux-nés que nous sommes, nous choisissons toujours des critères tellement élevés que tout ce que nous réalisons, à leur côté, paraît terne, et nul, et superflu.

Il serait beaucoup plus sage de nous persuader de ce qu'il n'y a rien de superflu, que tout ce que nous faisons, si malhabilement que nous le fassions, trouve, dans le jeu des forces universelles, son emploi et sa fonction, et que le retentissement de nos plus minimes actes dépasse de beaucoup notre entendement, nos mesures, nos facultés de prévoir — que, parfois, le plus insignifiant de nos gestes est celui dont les autres tireront, directement ou indirectement, le plus grand profit.

Que l'on expose un criminel au pilori, qu'on l'écartèle, qu'on le bâtonne, qu'on le flagelle ou qu'on le taillade, tous ces supplices auront peut-être moins d'influence sur son âme déformée que le sourire de mépris de quelqu'un qu'il aime. Un simple mouvement de lèvres aura dépassé la puissance de mille bourreaux, et si cet esprit noirci peut être amendé, il le sera bien plus, sans doute, par celui-là que par ceux-ci.

Prenez une troupe ayant fourni déjà une longue étape, à pieds sanglants et dos courbaturés. Ce ne sont pas dix discours sur le devoir et l'importance de sa marche qui lui redonneront des jambes. Mais que quelqu'un entonne la *Madelon* ou *Sambre-et-Meuse* et vous verrez se redresser les torsos, les genoux se raffermir et le pas s'accélérer.

Quand j'étais petit, je faisais mes délices d'une image d'Epinal qui s'inti-

tulait : «Petites causes, grands effets»). Je revois encore ces dessins naïfs où une simple glissade sur une pelure d'orange amenait dans une cité les pires catastrophes. Je me doute que nul ne prêtera à une image d'Epinal l'importance d'un traité de sagesse. Mais celle-ci m'a toujours paru particulièrement juste et remarquable. Et j'ai depuis longtemps considéré la mouche du coche comme une grande méconnue, comme la triste victime d'une erreur psychologique. Un autre l'a déjà dit. Je ne sais plus qui, — mais je tiens à le redire. Sans toute son activité bourdonnante et sotté, qui sait si les chevaux auraient jamais atteint le haut de la côte? N'est-ce pas l'exaspération qu'entretenait en leur cervelle cette mouche agitée et prétentieuse qui leur fit oublier la rudesse du chemin, tout comme une simple démangeaison nous fait négliger une douleur plus grave?

Et si l'intention de ce moustique était bonne, qui pourrait l'en blâmer? N'a-t-elle point fait son possible? A quoi pouvait-elle servir, sinon à vrombir et à aiguillonner selon ses faibles forces, à ajouter sa petite chanson ailée à tous les efforts de plus puissants?

Simplement, elle a eu tort de s'en vanter. Si au lieu de claironner son triomphe elle se fût modestement reposée sur l'oreille de l'un des chevaux, nul n'aurait songé à en rire, et même, peut-être, quelqu'un des assistants eût-il fini par reconnaître que cette petite mouche leur avait été bien utile. Mais il ne faut jamais réclamer soi-même sa récompense. Les gens n'aiment point à donner une reconnaissance qu'on sollicite. Les gens ont tort, mais ils sont ainsi faits, et ce n'est pas eux qu'il faut blâmer.

Journalistes et chroniqueurs, plus que tous autres, devraient se faire les

réhabilitateurs de la mouche. Je n'ai pas besoin d'expliquer pourquoi. N'est-ce pas aussi par de petites chansons que nous tentons en toutes circonstances d'aider ou d'encourager ceux qui agissent? — Et si nos petites chansons sont parfois agaçantes, est-ce que cela veut dire qu'elles sont sans valeur et sans utilité?

La Beauté Familière

Séduit par l'été et l'attrait du voyage, j'avais délaissé les horizons sans heurts de mon Hainaut pour les profils tourmentés des bords de la Meuse. Le train m'avait conduit à travers des paysages de plus en plus accidentés, et la hauteur des collines croissait à chaque minute. Des tunnels fréquents semblaient de brusques assauts de la nuit. Sur des sommets boisés d'arbres aux teintes chaudes, des villas claires se dressaient, comme de doux asiles. Dans les jardins, des rosiers ployaient sous leurs floraisons rouges, et ces fleurs, que le soleil rendait plus éclatantes, formaient des taches de couleur, belles à faire crier.

Le train me déposa dans une petite gare banale et propre, enjolivée d'un beau jardinet. Devant la gare, quelques hôtels sans faste s'appelaient, comme il convenait, « Hôtel des Familles » et « Hôtel des Touristes ». Quelques jeunes filles en blanc animaient les terrasses, il faisait tiède et silencieux. Un coq chantait dans une ferme. Et l'eau du fleuve, qui pétillait d'étincelles, clapotait doucement contre les digues.

Une belle route empierrée nous conduisit, l'ami qui m'attendait et moi, à travers une campagne merveilleuse, vers la villa couverte de feuilles, perchée tout au haut d'un jardin en pente, et d'où le fleuve apparaît dans une perspective admirable ; les rochers striés de gris clair ou sombre, les collines sans rudesse couvertes de taillis ou de prés dont l'herbe est douce aux yeux comme du velours, la courbe large et majestueuse du grand fleuve lent, tout cela

formait un décor qui m'emplit soudain d'allégresse. Je rendis grâce à la terre d'être si belle, au soleil de caresser si savamment ces molles courbes, à mes yeux d'absorber sans en perdre une saveur toute cette symphonie compliquée de lumière et de lignes.

Et c'est alors que, troublé dans ma pensée et dans ma conscience par cette beauté éclatante et nouvelle, comme dut être troublé jadis saint Antoine par l'apparition de quelque houri aux yeux bleus et aux lèvres pourpres, c'est alors qu'entraîné par je ne sais quel démon de l'inconnu ou quel lutin de l'aventure j'eus la faiblesse impardonnable de renier mon pays, de trahir presque mon village.

— Que Pommerœul, dis-je à mon ami, est insignifiant et laid auprès de toutes ces merveilles!

Et durant tout le jour, je tins des propos tout aussi coupables. O cœur

lâche de l'homme, esprit qu'un rien retourne et fait fléchir ! Il me fallut la nuit et une insomnie qui semblait déjà presque un châtement pour me reconnaître sans rémission blasphémateur, hérétique et sot.

Car il n'y a de beauté incorruptible et souveraine que la beauté familière, que le décor où notre cœur s'est formé, dont notre vision s'est nourrie. La beauté n'est qu'une moyenne parfaite ; sous quelque aspect qu'on la considère, elle ne doit rien avoir de trop neuf ni de flamboyant, car notre esprit se laisserait vite d'être trop brusquement choqué. Et la beauté n'est pas une, mais multiple ; elle est différente pour chaque être, formée de tous ses souvenirs, modelée par sa mémoire. Le neuf n'est beau que s'il interprète selon le rythme de notre passé notre compréhension de l'univers.

Mais tout ceci devient bien théorique

et bien obscur. Ne comprendra-t-on pas mieux ce que je veux dire en apprenant avec quelle joie intérieure j'ai vu, ce matin, en quittant ce pays dont la beauté m'avait aveuglé, l'horizon s'élargir et la plaine s'étaler? Certes, il convient de goûter et d'apprécier à leur valeur les charmes de cette contrée, l'agrément de ces paysages. Bien absurde celui qui voudrait en nier la séduction, en contester la grâce. Mais parce que, depuis que se sont ouverts mes yeux, mon âme s'est emplie du spectacle de la vaste plaine, l'horizon le plus beau sera toujours pour moi celui qui s'étend, sans qu'une colline le bosselle, du Borinage fumeux aux Bruyères de Grandglise, des douces plaines françaises aux hauteurs d'Hautrages et de Sirault.

La dernière Incarnation du Christ

J'étais rentré désespéré d'une « répétition » de la fanfare à laquelle vingt musiciens à peine assistaient; on avait déblatéré sur le compte des absents, apprécié sans bienveillance les abstentions égoïstes de tous ces vieux instrumentistes qui n'avaient même plus la volonté de faire du bruit avec les autres, et tout cela influait très fortement sur mes pensées.

— Eh quoi, soliloquai-je, l'homme, plus que jamais, deviendrait un loup pour l'homme? Chacun se renfermera donc dans sa tanière, brisant tous les liens qui l'unissaient à ses compagnons

de vie ! Egoïsme, égoïsme ! Ah ! vilaine époque !

C'est à ce moment qu'on introduisit un visiteur.

C'était une espèce d'Arabe dont je remarquai la beauté. Grand, svelte, bien pris dans un pardessus neuf, le visage doux et souriant bien que basané, le chef couvert de longs cheveux qui retombaient en boucles sur son cou d'une manière un peu trop romantique, le menton orné d'une barbe noire et fine, il me parut un admirable spécimen de sa race ; il ôta, dès qu'il fut en ma présence, le chapeau de feutre mou qu'il avait sur la tête et, avec un léger accent exotique, m'interpella.

— C'est bien vous, Monsieur, qui remplissez au Cercle d'enseignement les fonctions de secrétaire ?

— En effet, lui répondis-je. Mais laissez-moi vous déclarer tout de suite

que, de l'avis unanime, je les remplis assez mal.

— C'est trop de modestie de votre part, répartit aimablement l'étranger. Sachez donc, Monsieur, que je viens vous prier de m'accepter comme orateur le plus tôt possible à votre tribune.

— Quel sujet voudriez-vous y traiter? Voyage, sans doute? Car, n'est-ce pas, vous n'êtes pas de ce pays?

— Je ne suis, en effet, pas de ce pays, dit-il en souriant. (Il ajouta, mais je ne compris guère : pas plus de ce pays-ci que d'un autre.) Et je parlerai, dans la conférence que je voudrais faire, des contrées les moins connues. Ce ne serait point là, cependant, le sujet de mon discours.

— Et que serait-ce?

— Vous n'êtes point sans avoir remarqué, m'expliqua-t-il, la caractéristique de l'ère que nous vivons. Ère de mécontentement et de brutale «struggle

for life »). L'homme apprécie son semblable sans indulgence, avec animosité, et pourtant, s'il s'examinait dans un miroir, il serait frappé de sa propre laideur morale. Tout va mal, dit-on. Et nul ne songe à s'améliorer. Au lieu de s'affronter en adversaires, de juger sévèrement les actes d'autrui, les humains feraient mieux de songer au vieil enseignement qu'ils ont depuis longtemps oublié, et qui dit : « Aimez-vous les uns les autres »). Il y a en ce moment trop de peines, de misères et de difficultés que pour les accroître encore par mille dissentiments. Le vieux monde s'écroule. La tâche est lourde qui consiste à en bâtir un autre ! Et c'est à cette heure où il conviendrait que chacun puise dans la sympathie du voisin un réconfort et un appui, que ces fous que vous êtes se regardent comme chiens et chats, se déchirent, se condamnent, s'opposent. Enfantillage et stupidité ! Exposer

le problème, Monsieur, c'est presque le résoudre; et les prémisses de ma conférence vous instruisent de sa péroraison. Le monde est bien malade; et si quelque chose est capable encore de le sauver, ce n'est que l'entente, la concorde, l'union, la fraternité.

Mon visiteur parlait bien, avec de grands gestes, une voix chaude et des yeux exaltés. Je me sentais « pris », emballé, ravi de sa raison, de sa sagesse et de sa bonté. Je tentai pourtant de lui montrer les inconvénients de sa proposition.

— Certes, Monsieur, vous êtes un parfait orateur. Mais, inconnu comme vous l'êtes, et eu égard à la sévérité du sujet, j'ai bien peur que nous ne puissions vous faire un bien grand public...

— Il m'en faut un, pourtant. Ce que j'ai à dire est de trop d'importance.

— Eh, eh! Nous pourrions, peut-être,

ajouter à votre causerie une partie musicale... la fanfare, un chanteur comique...

— Ce que vous voulez, Monsieur ! Ce que vous voulez ! Invitez la fanfare, les pompiers, la fabrique d'église, les cercles sportifs et les syndicats ! Tout, tout ce qui pense et vit dans votre village. Il a trop duré le règne de la haine ! Assez de disputes, de luttes, de dénigrements, de folie fratricide ! Il est temps de s'aimer ! Eh ! croyez-vous que ce soit pour le plaisir que je sois revenu sur ce monde ?

— Dans ce pays, vous voulez dire...

— Eh non, Monsieur, sur ce monde, je dis bien : sur ce monde !

Il remarqua mon étonnement et peut-être la légère inquiétude que me causait son exaltation Il se frappa légèrement le front de l'index.

— Ah ! c'est vrai ! suis-je étourdi ! J'ai oublié de vous passer ma carte !

Et il me présenta un petit bristol
corné sur lequel je lus, avec une stupeur
énorme, ces deux simples lignes :

JÉSUS-CHRIST
Professeur d'amour

Métamorphose

Il n'y avait là, voici dix ans, que des prés, des fossés et des arbres, une vaste plaine où des vaches et des bœufs paissaient mélancoliquement, et qui ne s'animait qu'en été, par la présence des faucheurs aux faux grinçantes ou des faneurs dont les râteaux éparpillaient l'or des fourrages.

Un canal traversait la plaine et quelques pêcheurs silencieux, parfois, venaient s'y assoupir pendant des journées entières, ouvrant de temps à autre un œil ennuyé pour regarder passer, traîné par des haridelles, un chaland pesant et ventru porteur de bois ou de charbon, de blé ou de coke, majestueux comme un gros moine amphibie.

Il y avait sur tout cela la belle lumière campagnarde, vibrante de chaleur et de vols d'insectes, une douceur, une pureté bucoliques, que les hauts pignons compliqués d'une ferme lointaine ne souillaient pas le moins du monde.

C'était là comme un coin inviolé de nature, tout un horizon que n'avaient pas envahi encore les silhouettes sans grâce d'usines et de charbonnages qui se créaient peu à peu dans le pays.

* * *

La métamorphose commença par l'apparition, au sein de toute cette verdure, d'une petite cabane en planches pas plus grande qu'une hutte de berger. Un long tuyau de poêle qui s'en élançait comme un mât ne présageait pourtant rien de bon. Puis, quelques hommes inconnus s'affairèrent autour du

frêle édifice qui bientôt s'anima du souffle scandé d'un moteur. Une première fumée souilla l'air; le « pfui, pfui » régulier de la machine fit jaillir de la cheminée de petits bouquets de vapeur blanche, pas plus inquiétants que des bouffées de pipe. L'ægypan qui hantait ces prairies tranquilles ne s'en effraya guère, et les bestiaux paisibles s'accoutumèrent au bruit cadencé de « forage ».

Bientôt pourtant tout un groupe d'êtres qui n'avaient rien de campagnard vint visiter en grande pompe ce petit coin perdu. Ils le quittèrent en se frottant les mains et en ruminant des chiffres. Puis toute une armée de géomètres parcourut les champs, plantant ci et là de jolis bâtons multicolores. Une autre cabane fut édiflée; des briquetiers vinrent s'y installer, fouiller la terre, composer de beaux gâteaux de cubes d'argile qu'un feu ardent rendait

rouges et roses ; d'autres gens peu à peu survinrent : terrassiers, maçons, charpentiers...

L'ægypan comprit que l'heure était venue, qu'il était temps qu'il partît. Mais nul, je crois, ne s'aperçut de son absence.

* * *

Il y a dix ans de cela.

Ce fut, voici quinze jours, la fête des Sartis. Les Sartis sont, en quelque sorte, un nouveau village. Une cinquantaine de maisons, une hôtellerie, des cafés, une école, et, pour justifier tout cela, un énorme et monumental charbonnage. Des rues rectilignement tracées, de petits jardins, même un square. Toute une population prolifique, chaque jour accrue ; un va-et-vient de charriots, de carrioles, d'autos ; mille bruits métalliques, sifflets, sirènes. Un chemin de fer serpente dans les prairies, ame-

nant chaque jour de nouveaux matériaux pour construire.

La nuit, cela fait, au milieu de cette plaine, une oasis de lumière et de bruit ; et chaque jour, les Sartis s'augmentent de nouvelles demeures, s'élargissent et s'étendent, comme une marée prête à atteindre et submerger ce qui restait, dans ce coin de Hainaut, de pastoral, d'agricole ou de forestier.

* * *

Cette fête des Sartis, où il y eut cortège, concert et bal, rassemble en ce nouveau hameau des gens de tous les villages. Curieuse fête, où se mêlaient la race paysanne et la race industrielle ; étrange contact, où chacun conserve encore son caractère, mais qui, bientôt, aboutira à un amalgame, à une union homogène de ces éléments dissemblables. Au milieu de cette contrée où les

familles, attachées à leurs champs, à leur terre, vivent depuis des siècles, sédentaires et casanières, les Sartis sont comme une tribu nouvelle d'étrangers, d'ouvriers venus des quatre coins du pays, habitués aux migrations, contrastant avec cette population aux vieilles traditions et aux vieilles coutumes.

Les uns et les autres changeront. Dix ans encore et nul de ces gens n'aura la même âme. Et je ne sais s'il faut s'en réjouir ou s'en désoler.

J'ai cru entendre pourtant, le soir, en quittant cette fête, venu d'un bosquet voisin qui subsiste encore, le son étouffé d'une flûte. N'était-ce point l'ægypan qui, naguère, hantait cette solitude, et qui, revenu des bois où il avait émigré, disait à sa façon, en jouant cette cantilène plaintive, sa douleur d'assister à la métamorphose, et de ne plus rien reconnaître des lieux qu'il avait aimés ?

Bibliothèque

Je fus pendant quelques mois, au cours de la guerre, visiter, chaque semaine, un aimable bibliophile qui habitait à une lieue de chez moi. Ces visites forment l'un des rares souvenirs plaisants que je conserve de l'époque. Non seulement par le charme de nos parties de whist, et par la saveur onctueuse de certaine tarte au sirop de sucre que réussissait excellemment la maîtresse de la maison, mais surtout par l'enthousiasme passionné, la dévotion avec laquelle notre hôte nous montrait, comme un avare exhibe ses trésors, les richesses de sa bibliothèque.

Des rayons surchargés qui garnis-

saient les murs de la pièce, il retirait d'une main caressante et comme amoureuse les bouquins bien reliés qu'il voulait nous faire voir. « Admirez, disait-il, ce papier, l'élégance de ce caractère, la finesse de ce cul-de-lampe ; considérez la souplesse de cette reliure et la perfection de ces fers. Que cet Elzévier est net et achevé jusque dans ses fautes ! »

Il préparait un travail sur l'Ancien (est-ce bien l'ancien ?) Testament, imprimé à Mons, je ne sais à quelle époque. Chaque semaine, ses recherches l'amenaient à quelque nouvelle découverte. Une vignette dont l'axe était courbe éclairait soudain la question comme un météore ; un caractère écrasé servait à ses déductions de preuve... écrasante ; une marge irrégulière le transportait d'aise parce qu'elle constituait un indice sûr.

Et je ne trouvais pas cela si ridicule.

Aucune passion n'est ridicule. En sourire revient à ne pas la comprendre. Que cet homme aimable trouvât dans des travaux dont l'intérêt m'échappait parfois, non seulement un délassement profitable, mais le courage de supporter sans impatience les misères du temps, suffisait à me rendre sa manie particulièrement sympathique.

Il n'est, d'ailleurs, rien de si agréable qu'un beau livre. Ce que le style est à la pensée, le livre l'est à l'œuvre. Si j'ai connu trop tardivement l'énorme et tumultueux Balzac, c'est que je ne possédais son œuvre que dans une édition lourde et compacte, laide comme un dictionnaire. Dès que je pus le lire dans de petits bouquins coquets, je me pris pour lui d'un grand amour qui ne s'éteindra jamais ; et dès qu'il me parut avéré que j'allais devenir chroniqueur, je recherchai sans attendre une belle et vieille édition de Montaigne.

Est-il rien de plus doux, après une journée consacrée aux travaux nécessaires, que de s'asseoir, devant un clair feu flambant, dans un fauteuil commode et souple et d'y lire un livre aimé? La lampe éclaire doucement les rayons garnis de livres, figures amies dont chacune éveille cent souvenirs; l'abat-jour laisse le plafond dans l'ombre et la lumière se projette sans brusquerie sur la page que l'on savoure. Une telle solitude n'a plus rien de mélancolique; et si, par instants, on abandonne sa lecture pour rêver un peu, ce sont des idées aimables, intimes et chaudes qui naissent naturellement dans ce paisible décor.

La bibliothèque est le lieu le plus charmant d'un home. Mille présences choisies y sommeillent, qu'un regard peut réveiller. Là-bas, ces livres dont les dos fatigués attestent qu'on les mania souvent, ressuscitent en ma pensée le

monde, quoi qu'on en dise lourd d'humanité et de tendresse cachée, que recréa le grand et paternel Flaubert; plus loin, c'est l'élégance sèche de Mérimée ou le sourire du doux Gérard; ailleurs le rire gras de Rabelais voisin, par quel désordre? de ce paillard de Casanova. Scarron jouxte Charles Sorel, et Molière n'est point gêné de loger près de Tallemant.

Sous cette vitrine et sous ce drap vert sont les autographes — ma marotte — que j'exhibe volontiers à qui veut les voir; ce billet que traça fermement la main même de George Sand; cette lettre emphatique du père Hugo; les fines pattes de mouche de Mallarmé, les minuscules jambages de de Gourmont, et même ces poèmes étrangement écrits, par Apollinaire, sur des papiers singuliers... méli-mélo qui nous fait pénétrer un peu mieux le caractère de tous ces esprits divers, égaux pourtant

devant le typographe... Et, dans cette enveloppe, mince plaquette fulgurant de mille éclairs, cette *Saison en Enfer*, qui me rappelle — car c'est un legs — un vieil ami disparu.

Qu'il me plaît, ce voyage autour de ma bibliothèque! Je le refais chaque soir avec un plaisir nouveau. De temps à autre, je découvre quelque terre vierge, quelque continent inconnu; les livres que le facteur apporta tantôt, sous leur carapace de papiers gris constellés de timbres; et c'est à eux alors que je m'attache, jusqu'à l'heure où mes yeux se ferment.

D'autres aimeront les sports, les pierres taillées, les tabatières ou les tulipes. Et je les appellerai mes frères; car cette espèce de maniaques est douce et aimable; je ne crois pas à cette histoire d'un collectionneur tuant un rival pour s'approprier un timbre-poste. Le collectionneur est un être de tout repos.

On dit que c'est un malade. Il y a même, dans certaine « bibliothèque de psychologie expérimentale et de métapsychie » (brrr!!!), un livre consacré à la « Psychologie du collectionneur ». Je ne l'ai point lu. J'espère que son auteur n'y attaque pas les bibliophiles, fussent-ils bibliomanes ; il aurait grand tort. Tous ceux que j'ai approchés m'ont ravi par leur finesse d'esprit et la douceur de leurs manières ; les vieux livres sont de bons compagnons qui n'exaltent guère, et l'atmosphère des bouquins poudreux n'a rien de la poudre à canon.

Je sais, je sais, il y a ces ventes de livres où les bibliophiles se rendent le cœur battant, armés d'un catalogue longtemps fouillé et tout couturé de traits de crayons, signes d'envie ; chaque coup de marteau du vendeur marque la fin d'un match qui, pour avoir été courtis, n'en fut pas moins passionné. Je ne

connais rien de plus émouvant que ces enchères où se décide le sort de petits livres rares, convoités par beaucoup. On cache, sous un sourire, une défaite amère, tandis que l'adjudicataire triomphant manie avec amour l'objet de la lutte.

Mais qui pourrait raisonnablement railler les taux élevés atteints par des ouvrages rares ou uniques? Est-ce à une époque où un coup de poing se paie huit cent mille francs qu'on oserait blâmer l'amateur qui pousse jusqu'au million la première édition de *Macbeth* ou d'*Othello*?

L'Amateur d'autographes

Il ne faut pas plus médire des manies, quelles qu'elles soient, que de tous les sentiments et tous les rêves qui embellissent la vie, sans nuire à personne. Je parle, évidemment, des manies aimables, de celles qui colorent un esprit sans le déformer, en donnant à celui qu'elles possèdent ce caractère original et plaisant que l'on se plaît à trouver chez les amateurs de tulipes, d'oiseaux ou d'assiettes, collectionneurs de livres, de timbres ou de boutons.

N'est-il pas estimable et enviable, celui qui sait trouver, dans la contemplation d'une vignette ou d'un cul-de-lampe, l'oubli des soucis et la consola-

tion des mécomptes ? Et, s'il nous amuse et nous déride, ne lui devons-nous pas un peu de ce respect dont nous entourons tous ceux qui nous aident à circuler allègrement sur la route, si mal entretenue, qui mène du berceau à la tombe ?

* * *

L'amateur d'autographes est l'un des plus curieux spécimens de cette race de maniaques. Il donnerait toute l'œuvre de Stendhal pour une lettre de sa main, tous les tableaux de Fragonard pour un billet signé de lui. Tout livre est pour lui sans valeur, s'il ne s'orne d'un « envoi d'auteur », et il juge un grand homme, non d'après ses ouvrages, mais la plus ou moins grande rareté de ses manuscrits. Hugo, qui écrit vingt lettres par jour, sera moins estimé par l'autographophile (c'est le mot) que Petrus Borel, qui n'en écrit guère, et

les fins jambages de Mallarmé l'enchanteront dix fois plus que les traits hâtifs et penchés du Grand Père.

L'une des joies les plus suaves de l'amateur d'autographes est l'étude des catalogues. Marquer les numéros intéressants de petites croix, choisir, imaginer, commander... Hésiter longuement entre l'achat de cette lettre ou de cette autre; retrouver une «jolie lettre» ou une «très belle lettre» d'un auteur aimé; s'indigner de voir tel écrivain pour snobs ou pour concierges coté plus haut que tel pur poète. Rencontrer enfin un manuscrit d'un romancier dont on recherchait depuis longtemps une pièce. Ce sont là menus plaisirs que ne peuvent comprendre les profanes, mais qui procurent à notre doux maniaque des heures toutes dorées et bien savoureuses.

* * *

Puis, l'amateur reçoit de son libraire le petit paquet bien ficelé contenant tant de trésors. Il le palpe, il le soupèse, il le caresse avant de l'ouvrir, il le déballe enfin et découvre sous leurs chemises blanches les pièces convoitées. Il en est de deux sortes. Celles d'écrivains dont il possède déjà des lettres. Celles-là, il les lit pour ce qu'elles contiennent, pour retrouver un moment de la vie de celui qui les écrivit; il jubile si elles apportent à son dossier un document de haut intérêt, si elles éclairent d'un jour neuf l'esprit de leur créateur. Puis il y a les lettres d'auteurs dont il ignore encore l'écriture. Il les examine comme on considère un tableau, pour la forme des caractères, l'allure, la dimension du graphique. Il les étudie en expert, recherchant les idiotismes, les raccourcis, les mille riens qui lui permettront désormais d'identifier toute pièce du même écrivain. Enfin, l'amateur classe

cette nouvelle richesse. Il la farcit de petites fiches, de remarques, d'annotations. Il essaie, en rapprochant des indices, de placer les lettres à l'endroit qui leur revient, selon leur date, dans ses dossiers. Joies multiples !

Autre plaisir : montrer ces trésors à des amis. Pérorer longuement sur chaque document, en indiquer l'origine, l'importance et l'intérêt. Ne point hausser les épaules lorsque l'un des élus émet des appréciations ou des avis ridicules : « Tiens ! J'ai une écriture dans le genre de celle de Renan... ou de Taine... J'ai les « r » de Flaubert, les « d » de Maupassant, les « g » de Mérimée... » Ce sont là petites faiblesses qui n'ont rien de très déplaisant, et mieux vaut cet intérêt du spectateur que l'indifférence ou l'exaspérant sourire de certains.

* * *

On me dira : « A quoi cela peut-il vous servir de connaître la hauteur et la forme des jambages de X ou de Y ? » Question oiseuse pour un amateur ! Mais si une manie peut se justifier sans peine, c'est bien celle-ci ! Certes, l'ancien adage nous dit simplement : Connais-toi ! Mais pour me connaître, ne dois-je pas aussi connaître les autres et me comparer à eux ? Or, rien n'est plus révélateur que l'écriture. L'écriture trahit, dévoile, précise le caractère et l'esprit de celui qui la traça. La graphologie nous aide à mieux connaître les hommes et dans ses dossiers minces où il enferme des lettres dont les termes, parfois, sont sans intérêt, l'amateur d'autographes possède toute une foison de documents humains et psychologiques dont bien souvent, d'ailleurs, il est le dernier à reconnaître le prix.

Exotisme

La pluie tombe, monotone et froide, l'eau s'égoutte de tous les toits, déborde des gouttières, couvre les prairies, envahit les caves; le pays prend des allures lacustres, et les gens qui se rencontrent n'ont qu'une phrase aux lèvres, consacrée au vilain temps.

N'est-il pas merveilleux de songer, tandis que souffle le vent mouillé, qu'il existe, très loin, des pays où le soleil luit, tiède et paternel, où les arbres sont verts, la lumière souveraine et les fleurs épanouies; de songer que dans quelque ville extrême-orientale des gens se pressent dans des rues, vêtus de costumes bariolés, s'épongeant

le front parce qu'il fait chaud et réclamant de l'eau fraîche: n'est-il pas merveilleux de songer que le couchant y sera, tantôt, rouge et violet, et que des gens s'endormiront devant leur porte, dans la nuit douce, en écoutant, venues de lointains bars ou de places publiques, monter vers eux des chansons étranges jouées sur des instruments à cordes?

Exotisme, exotisme : l'hiver le développe au fond des âmes. L'esprit se tourne vers d'autres climats, vers des paysages jamais vus et des êtres indéchiffrables : il peut pleuvoir; un « voyage immobile » nous a conduit vers Kyoto, Tokio ou Pékin où la poussière dorée vole dans du soleil. Que le pays soit inondé, nous n'y sommes plus. L'exotisme est une évasion.

Oui. Mais cette définition est incomplète. Je voudrais analyser pourtant ce goût, cette passion qui nous fait

aimer, même sans les connaître, des contrées plus colorées et plus fantaisistes; elle est innée en nous. Si jeune et si peu instruit qu'il soit, l'homme aime le Japon, la Chine, et l'Inde. L'amour de l'Amérique nous a passé depuis qu'on y construit des « sky-scrapers » et qu'on y fabrique en série des autos sans grâce. Mais la seule pensée d'un vieux temple en ruines enseveli sous les feuilles dans quelque forêt quasi vierge nous fait battre le cœur comme un sourire féminin.

Vieux sentiment, jailli du fond des âges; inconscient rappel peut-être, d'une commune origine, nostalgie du berceau de la race humaine, qui est là-bas, dit-on, en Asie, dans le plus beau pays du monde; — mais non; j'exagère. Voilà-t-il pas que j'assimile l'exotisme à l'esprit de clocher!

Non. L'exotisme est plutôt le désir d'« autre chose ». Nous aimons le so-

leil, parce qu'il transfigure et embellit les moindres objets et que sa caresse est douce au corps; nous aimons les jeux clairs et naïfs des teintes et des nuances; nous aimons les races enfantines que la vie n'a point fatiguées encore, et c'est parce que nous aimons tout cela, sans doute, que l'Orient nous attire.

Il n'y faut point résister. Que tout réconfort soit le bienvenu. Il est beau de vivre sans défaillance et sans mollesse; mais il importe que l'esprit conserve sa puissance de rêve et son imagination créatrice. Si commerçants que nous soyons, il ne nous suffit pas de savoir que Trébizonde est un port de mer; que Bagdad exporte du tabac et des couteaux; nous n'aurons épuisé le profit que nous pouvons retirer de ces villes que si leurs noms prononcés ressuscitent devant nous le prestige fastueux et coloré des contes de Schehera-

zade, et la politique suivie par Tokio a moins d'importance à nos yeux que la danse rêvée de quatre petites geishas souriantes.

C'est que tout rêve est profitable. Celui qui ne rêve pas végète. Tout progrès au monde n'est qu'un rêve qu'on réalise; toute imagination, quelle qu'elle soit, enrichit l'esprit d'images et de pensées, et nulle image, nulle pensée n'est sans valeur; celle que nous croyons la plus insignifiante ressurgit parfois, quand son heure est venue, et nous en comprenons alors avec surprise l'utilité et l'emploi.

Je sais gré à cet ami, qui me montrait hier ses bibelots et chinoiseries, du plaisir que j'en ressentis; j'ignore à quoi me servira jamais d'avoir contemplé ce chapeau de marié mandchou, qui est fait de menues plumes bleues de colibri collées sur une carcasse métallique, ou cette toute mignonne poupée chinoise,

grande comme un doigt, aux perruques interchangeables; un jour peut-être en retirerai-je un symbole, un récit, une étude sur les mœurs d'après la coiffure; pour l'instant la joie que j'ai eue de voir ces jolis objets me contente; ils m'ont permis d'oublier un instant qu'il faisait gris dehors, et que la poste ne fonctionnait plus. Cela a bien son importance. Et mon esprit trouve plus de raisons de « vivre joyeux » en contemplant une tapisserie de soie noire brodée de dragons d'or, harmonieuse et paisible, qu'en méditant sur les divers livres de Confucius.

C'est dans l'exotisme et la fantaisie que la littérature d'aujourd'hui a trouvé deux sources d'inspiration toujours neuves; de Pierre Loti à Farrère, de Kipling à Jack London, de Toulet à Guillaume Apollinaire, la distance est réduite par un même goût d'étrangetés orientales; et c'est par le besoin popu-

laire d'exotisme qu'il faut expliquer le succès de telle chansonnette où il est question d'une Tonkinoise et du fleuve Amour.

« Japonaiserie for ever ! » s'écriaient déjà les Goncourt, qui étaient des esprits fins, délicats et plaisants ; et c'est ce goût peut-être qui leur fit évoquer les êtres et les choses avec la minutie élégante, gracieuse, attentive des artistes japonais. Car nul plus que ceux-ci n'a une conception complète et exacte de l'univers. Nous croyons parfois qu'ils déforment, mais si, oubliant cette fausse éducation de l'œil qui nous vient d'un académisme myope, nous regardons le monde avec un regard neuf d'enfant, nous constatons avec étonnement qu'ils ont raison, souvent, de dessiner une souris plus grande qu'un arbre, un oiseau dont l'aile cache une montagne. Ceci n'a rien à voir avec l'exotisme, mais toute parenthèse est

excusable ; il est certain que les peintres occidentaux, pour la plupart, n'ont de la perspective qu'une vision affreusement conventionnelle.

Il serait intéressant — mais peut-être pénible pour notre orgueil — de savoir si à notre orientalisme d'Européens correspond une semblable xénophilie des Orientaux. Nos pays ont-ils pour eux l'attrait que les leurs ont pour nous ? On pourrait invoquer les multiples étudiants japonais et chinois qui, avant la guerre et maintenant déjà, venaient et reviennent s'éduquer en Europe. On pourrait le leur demander, oui... mais j'éprouve devant eux une désillusion et une gêne ; représentent-ils le goût et la pensée de leur race, ces petits hommes qui préfèrent le veston à la robe bariolée, la brosse à la tresse, le couvert banal aux baguettes d'ivoire ? Ils détruisent toutes nos conceptions de l'Oriental souriant et raffiné ; ils ont

l'air, sanglés dans des vêtements disgracieux qui ne s'adaptent point à leur corps, portant faux-cols, gants et bottines, d'anges déchus, d'oiseaux sans ailes, ou de pauvres rêves emprisonnés.

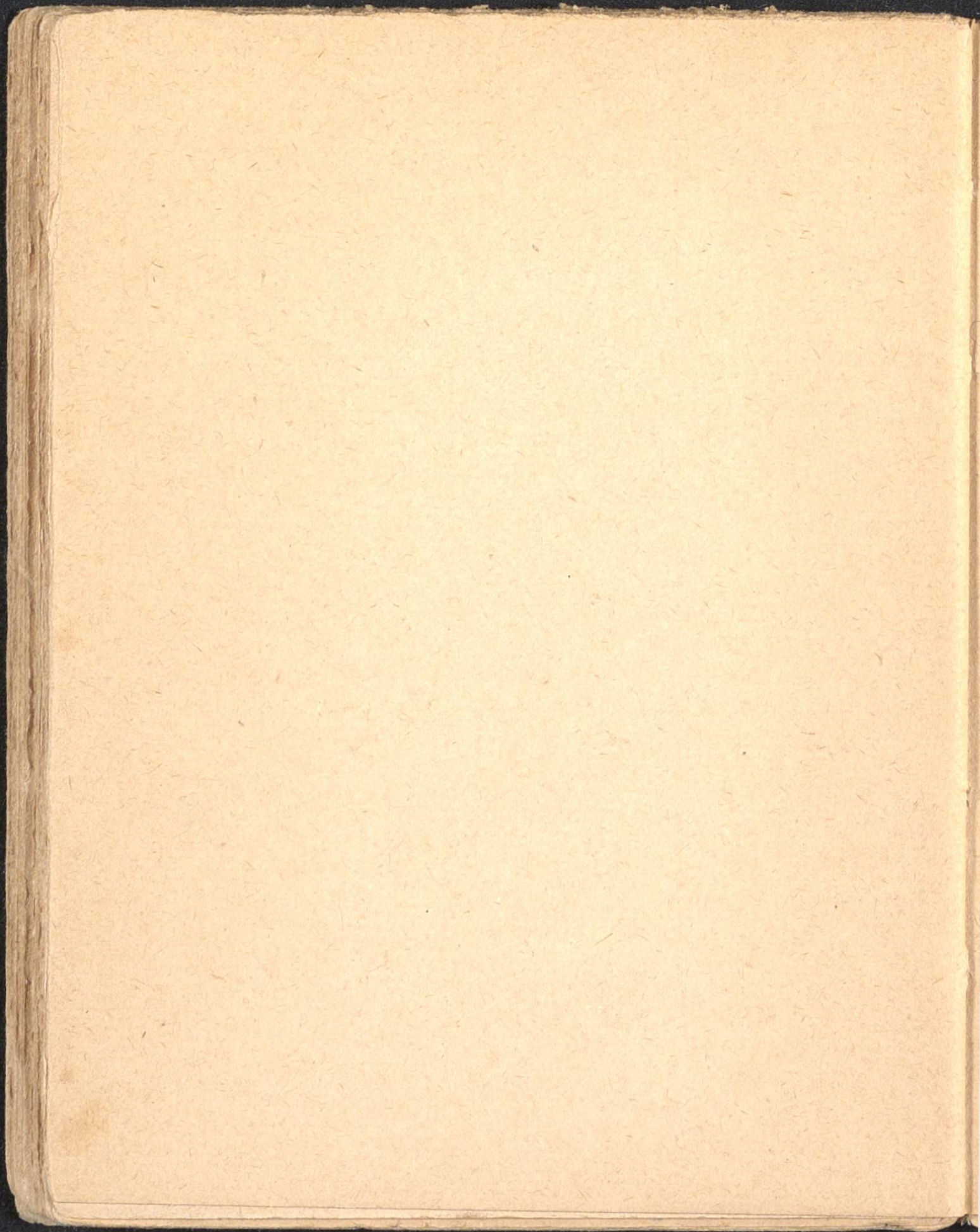


TABLE DES MATIÈRES

| | Pages |
|---|-------|
| Vérité | 5 |
| Pour la bonne humeur | 11 |
| Musiques | 17 |
| Du rire | 24 |
| Jazz-band | 30 |
| L'âme et le corps | 37 |
| Eloge de la mouche. | 45 |
| La beauté familière | 51 |
| La dernière incarnation du Christ | 56 |
| Métamorphose | 63 |
| Bibliothèque | 69 |
| L'amateur d'autographes | 77 |
| Exotisme | 83 |



2525

